

# PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 2 Rue Brochant

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THÉÂTRE ~ ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

## MODES

Reviendrait-on aux tailles de guêpe? tant pis. Rien de moins naturel que cette taille factice que l'on se fait au moyen de baleines, de ressorts, en se servant au détriment de la grâce.

Que l'on cherche par la coupe du corset à allonger la taille, cela est possible sans nuire à la santé, mais il ne faut pas d'exagération. En ce moment on transforme la taille aussi bien des personnes fortes que des personnes minces; les premières nous semblent bien mal à l'aise dans ce corsage raide dont la petite basque se termine en une longue pointe venant mourir sur le milieu d'une draperie panier très développée sur la hanche; on obtient, par cette façon, l'aspect de ces anciens corps qui emprisonnaient la taille dans une raideur grave, et pas du tout féminine, sans en dessiner les contours. Aujourd'hui, au contraire, les grâces d'une jolie taille se trouvent trop mises en relief par le dessin du corsage, et la poitrine remontée, puisque c'est la mode, s'y moule dans une pression trop... trop... comment dirais-je bien?...



Manteau en velours ciselé.

De la maison Cheuvreux-Aubertot, 7, boulevard Poissonnière.

trop indiscreète. Le bon sens, lorsqu'il s'agit de s'habiller, de choisir entre les modes nouvelles fait complètement défaut à beaucoup de femmes, et, de l'ancien adage : souffrir pour être belle, elles ne conservent que le premier terme.

Voici donc l'aspect que doit prendre une taille à la mode — tant pis pour votre conformation : vous aplatirez, rentrez ce qu'il y aura de trop ou rembourrez, matelasserez les vides et les creux; pauvre nature, êtes-vous opprimée! — Taille très longue et très fine, venant mourir dans le développement des hanches, poitrine accentuée et haute, épaules un tantinet dans le cou; cette taille artificielle vaudra-t-elle la taille naturelle? Non. Cependant, ne voulant pas être exagérée dans notre critique, nous dirons que, modérée, cette façon de corsage à pointe avec la draperie panier développée, est charmante, et que pour produire l'effet

exigé en restant dans des conditions hygiéniques pour la santé, il n'est pas besoin de se mettre à la torture.

Nous avons vu chez mesdemoiselles Vidal, des costumes charmants, avec la forme à la mode; des corsas-

ges gracieux et coquets à basque pointue, faits avec un soin minutieux ; les jupes d'une coquetterie charmante, des garnitures nouvelles, des dispositions inédites donnant un ensemble d'une grâce incontestable. La combinaison des étoffes devient de l'art ; ce n'est plus deux étoffes que l'on combine, mais trois ou quatre, et quel goût faut-il pour marier les couleurs, pour unir dans une même toilette des tons si opposés : le violet et le bleu, par exemple, le prune, le cuivre et les tons capucine si en faveur. Mesdemoiselles Vidal emploient pour les costumes de visite, de mariage, de cérémonie en un mot, des peluches foncées dont le fond, d'une autre teinte moyenne et vive, produit un reflet des plus jolis. Nous citerons comme des mieux réussis un costume en peluche myrte, le fond cuivre rouge et satin cuivré et pékin myrte et cuivre ombré, moiré. La jupe a, dans le bas, des petits plissés en satin cuivre et myrte, et un tablier plissé en pékin, la rayure cuivre formant l'intérieur du pli ; le pékin est tendu sur le côté et plissé de nouveau jusqu'aux lés de derrière, sur lesquels retombe en cascade le relevé de la tunique Louis XV qui est en peluche ; un nœud Louis XV sous la taille et une sorte de faux gilet en vieux point ne se voyant que sous la basque qu'il dépasse en formant une pointe fuyant de côté. Sur le corsage et coupant le dos, un vieux point mis en motif. Quant à la manche, rien qu'une coupe excellente, très étroite et boutonnée extérieurement. On fait les manches de plus en plus étroites, elles doivent dessiner le bras, l'emprisonner comme dans un maillot ; du bas s'échappe une dentelle. Cette façon, tout incommode qu'elle est, nous paraît cependant préférable à la manche bouillonnée.

On fait beaucoup de jupes et de garnitures en belle moire française, mais là s'arrêtent les combinaisons que permettent ces larges dessins qui par leur miroitement n'avantagent pas la taille ; aussi mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu, ne l'emploient-elles jamais en corsage.

Pour que l'effet en soit joli, il faut un développement que donnent seules la jupe et les larges draperies. Les costumes de ville se font beaucoup en tissus de laine genre anglais. Ce sont des petits draps mélangés, à microscopiques carreaux, à mille raies, réunissant jusqu'à cinq, six couleurs et quelquefois plus. Les jupes plissées verticalement de toute sorte de plis souvent mélangés, couvertes d'une polonaise Louis XVI dont le drapé décrit des paniers assez accentués ; on met pour garniture, de la peluche ou de la moire ; un grand col, des parements et aussi des poches ; aux plus simples, des rangs de piqure et un nœud-pouf en moire avec pans descendant à vingt centimètres du bord de la jupe.

Nous citerons comme incroyable le prix d'un costume de ce genre : 150 fr.

Une belle visite de chez mesdemoiselles Vidal est en beau satin tout appliqué de velours noir formant des arabesques ; le contour du dessin fixé par un point de chaînette. Dans le bas une frange très fournie, en chenille grelotée de satin ; elle remonte sur le bord des devants et autour de la fente, derrière, et fait collette tombante ; ruche de dentelle à l'encolure ; à la menotte frange et dentelle. La doublure est une belle peluche à longues soies vieil or ; un nœud en ruban de satin merveilleux dont les longs pans jouent sur la jupe. Nous parlerons dans notre prochain courrier des cachemires de l'Inde en confection.

Nous avons assez critiqué la mode qui oblige à transformer la taille pour l'ajuster aux façons nouvelles pour qu'il nous soit permis de faire ici l'éloge du corset Anne d'Autriche de mesdames de Vertus, dont la coupe, bien comprise, en fait le corset indispensable pour nos toilettes actuelles. Tout en étant baleiné, il ne gêne ni les mouvements ni la poitrine ; les coutures savamment cambrées amènent graduellement l'amincissement de la taille en l'allongeant et les hanches y sont effacées et maintenues.

Les personnes qui suivent la mode, devront porter le corset Anne d'Autriche, comme coquetterie et comme hygiène. La ceinture régente de mesdames de Vertus sœurs, 41, rue Auber, convient à toutes les tailles, auxquelles elles donnent grâce et souplesse.

CORALIE L.

#### MACHINES A COUDRE

De M. Bacle, 46, rue du Bac. (pédale magique, brevetée).

La pédale magique, dont M. Bacle est l'inventeur, est un perfectionnement très apprécié par les travailleuses ; cette pédale est si douce qu'il suffit d'une très légère pression pour la mettre en mouvement. La Silencieuse à pédale magique est l'expression de ce qui se fait de mieux en machines à coudre et, par une suite d'inventions très pratiques, que nous nous dispenserons de vous détailler, ne trouvant pas utile d'empiéter sur les attributions des professeurs de l'école des Arts-et-Métiers, elle supprime le point mort, utilise les plus petits efforts que font inconsciemment les pieds ; ne pouvant fonctionner à contresens, elle ne nécessite aucune préparation et évite quantité d'inconvénients inhérents aux pédales ordinaires. Nous avons vu chez M. Bacle, pour les fillettes et les jeunes filles, une très gentille machine à pédale magique qu'elles peuvent faire marcher sans craindre la plus petite fatigue ; elle est mignonne, élégante et donnera, nous le prédisons, le goût du travail aux plus récalcitrantes. Le catalogue illustré est envoyé aux personnes qui en feront la demande. On y trouvera en outre des dessins, les prix des machines, des guides, de la machine à plisser, etc., etc.

C. L.

#### EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 181 et 183).

*Manteau en velours ciselé, garni de frange chenillée et de dentelle espagnole.* — Forme visite, manche arrondie, garnie de dentelle espagnole et col formé de plusieurs rangs de dentelle ruchés. Dans le bas, deux rangs superposés de très belle frange ; une dentelle espagnole se coquille sur la

fente, derrière ; coques en ruban de moire. Le manteau se ferme par une belle cordelière.

*Costume en cachemire loutre et tissu de soie à rayures bayadère de ton éteint.* — Jupe en cachemire terminée par un plissé dont les rayures sont mises en longueur, le bas

ges gracieux et coquets à basque pointue, faits avec un soin minutieux ; les jupes d'une coquetterie charmante, des garnitures nouvelles, des dispositions inédites donnant un ensemble d'une grâce incontestable. La combinaison des étoffes devient de l'art ; ce n'est plus deux étoffes que l'on combine, mais trois ou quatre, et quel goût faut-il pour marier les couleurs, pour unir dans une même toilette des tons si opposés : le violet et le bleu, par exemple, le prune, le cuivre et les tons capucine si en faveur. Mesdemoiselles Vidal emploient pour les costumes de visite, de mariage, de cérémonie en un mot, des peluches foncées dont le fond, d'une autre teinte moyenne et vive, produit un *reflet des plus jolis*. Nous citerons comme des mieux réussis un costume en peluche myrte, le fond cuivre rouge et satin cuivré et pékin myrte et cuivre ombré, moiré. La jupe a, dans le bas, des petits plissés en satin cuivre et myrte, et un tablier plissé en pékin, la rayure cuivre formant l'intérieur du pli ; le pékin est tendu sur le côté et plissé de nouveau jusqu'aux lés de derrière, sur lesquels retombe en cascade le relevé de la tunique Louis XV qui est en peluche ; un nœud Louis XV sous la taille et une sorte de faux gilet en vieux point ne se voyant que sous la basque qu'il dépasse en formant une pointe fuyant de côté. Sur le corsage et coupant le dos, un vieux point mis en motif. Quant à la manche, rien qu'une coupe excellente, très étroite et boutonnée extérieurement. On fait les manches de plus en plus étroites, elles doivent dessiner le bras, l'emprisonner comme dans un maillot ; du bas s'échappe une dentelle. Cette façon, tout incommode qu'elle est, nous paraît cependant préférable à la manche bouillonnée.

On fait beaucoup de jupes et de garnitures en belle moire française, mais là s'arrêtent les combinaisons que permettent ces larges dessins qui par leur miroitement n'avantagent pas la taille ; aussi mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu, ne l'emploient-elles jamais en corsage.

Pour que l'effet en soit joli, il faut un développement que donnent seules la jupe et les larges draperies. Les costumes de ville se font beaucoup en tissus de laine genre anglais. Ce sont des petits draps mélangés, à microscopiques carreaux, à mille raies, réunissant jusqu'à cinq, six couleurs et quelquefois plus. Les jupes plissées verticalement de toute sorte de plis souvent mélangés, couvertes d'une polonaise Louis XVI dont le drapé décrit des paniers assez accentués ; on met pour garniture, de la peluche ou de la moire ; un grand col, des parements et aussi des poches ; aux plus simples, des rangs de piqure et un nœud-pouf en moire avec pans descendant à vingt centimètres du bord de la jupe.

Nous citerons comme incroyable le prix d'un costume de ce genre : 150 fr.

Une belle visite de chez mesdemoiselles Vidal est en beau satin tout appliqué de velours noir formant des arabesques ; le contour du dessin fixé par un point de chaînette. Dans le bas une frange très fournie, en chenille grelotée de satin ; elle remonte sur le bord des devants et autour de la fente, derrière, et fait collette tombante ; ruche de dentelle à l'encolure ; à la menotte frange et dentelle. La doublure est une belle peluche à longues soies vieil or ; un nœud en ruban de satin merveilleux dont les longs pans jouent sur la jupe. Nous parlerons dans notre prochain courrier des cachemires de l'Inde en confection.

Nous avons assez critiqué la mode qui oblige à transformer la taille pour l'ajuster aux façons nouvelles pour qu'il nous soit permis de faire ici l'éloge du corset Anne d'Autriche de mesdames de Vertus, dont la coupe, bien comprise, en fait le corset indispensable pour nos toilettes actuelles. Tout en étant baleiné, il ne gêne ni les mouvements ni la poitrine ; les coutures savamment cambrées amènent graduellement l'amincissement de la taille en l'allongeant et les hanches y sont effacées et maintenues.

Les personnes qui suivent la mode, devront porter le corset Anne d'Autriche, comme coquetterie et comme hygiène. La ceinture régente de mesdames de Vertus sœurs, 41, rue Auber, convient à toutes les tailles, auxquelles elles donnent grâce et souplesse.

CORALIE L.

#### MACHINES A COUDRE

De M. Bacle, 46, rue du Bac. (pédale magique, brevetée).

La pédale magique, dont M. Bacle est l'inventeur, est un perfectionnement très apprécié par les travailleuses ; cette pédale est si douce qu'il suffit d'une très légère pression pour la mettre en mouvement. La Silencieuse à pédale magique est l'expression de ce qui se fait de mieux en machines à coudre et, par une suite d'inventions très pratiques, que nous nous dispenserons de vous détailler, ne trouvant pas utile d'empiéter sur les attributions des professeurs de l'école des Arts-et-Métiers, elle supprime le point mort, utilise les plus petits efforts que font inconsciemment les pieds ; ne pouvant fonctionner à contresens, elle ne nécessite aucune préparation et évite quantité d'inconvénients inhérents aux pédales ordinaires. Nous avons vu chez M. Bacle, pour les fillettes et les jeunes filles, une très gentille machine à pédale magique qu'elles peuvent faire marcher sans craindre la plus petite fatigue ; elle est mignonne, élégante et donnera, nous le prédisons, le goût du travail aux plus récalcitrantes. Le catalogue illustré est envoyé aux personnes qui en feront la demande. On y trouvera en outre des dessins, les prix des machines, des guides, de la machine à plisser, etc., etc.

C. L.

#### EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 181 et 183).

Manteau en velours ciselé, garni de frange chenillée et de dentelle espagnole. — Forme visite, manche arrondie, garnie de dentelle espagnole et col formé de plusieurs rangs de dentelle ruchés. Dans le bas, deux rangs superposés de très belle frange ; une dentelle espagnole se coquille sur la

fente, derrière ; coques en ruban de moire. Le manteau se ferme par une belle cordelière.

Costume en cachemire loutre et tissu de soie à rayures bayadère de ton éteint. — Jupe en cachemire terminée par un plissé dont les rayures sont mises en longueur, le bas



4338

# Journal des Demoiselles

Modes de Paris ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS Rue Drouot 2  
 Toilettés de M<sup>lle</sup> Vidal 104 r. Richelieu - Ceinture Régente & Corset Anne d'Autriche  
 de M<sup>mes</sup> de Vertus sœurs r. Aubert 12 - Parfums de la M<sup>me</sup> Guerlain r. de la Paix 15

de chaque pli se rabat en revers. Une draperie bayadère serre le haut du tablier et se perd sous la tunique drapée en pouf. Deux grandes coques en tissu bayadère, les rayures verticales, sont montées sous le bord inférieur de la draperie et s'écartent en éventail sur la partie unie de la jupe. Corsage à longue basque, une rayure rapportée de chaque côté des boutons, un col et des parements en tissu bayadère taillés en biais.

*Costume en satin vert mousse et velours ciselé imitant la broderie. — Jupe en velours, le bord dentelé de dents*

aiguës, se détachant sur un bas de jupe couvert de plissés en satin montés en façon de dents. Draperie en satin relevée en plusieurs poufs tombants. Corsage en satin à plastron de velours, à très petite basque faisant pointe devant et au dos. De la pointe, devant, à la couture du dessous du bras, est rapportée une basque en satin encadrée d'une bande de velours, puis d'une seconde intérieure et d'une troisième formant pointe. Cet ornement simule une poche.



Costume en cachemire loutre et tissu bayadère, pour jeune fille.



Costume en satin vert mousse et velours ciselé, pour jeune femme.

Modèles de madame Hubler, 30, rue de Clichy.

# EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4338

## COSTUME DE SOIRÉE ET DE DINER

*Costume en satin et moire Française, rose de Bengale.*  
— Jupe en moire plissée de plis creux et ornée au tablier, de deux draperies en satin garnies de dentelle. La première draperie est froncée au milieu et s'ouvre en rideau; la seconde, également ouverte, accuse une pointe et se chiffonne derrière, en façon de pouf accentué. Nœuds de moire dans le retroussé. Corsage en moire, à pointe et très petite basque, ouvert carrément avec garniture de dentelle et fleurs de côté. Manche demi-longue appliquée de dentelle. — Gants en peau de Suède blancs. — Souliers en moire. — Dans les cheveux, touffe de fleurs et châteline de fleurs au côté.

*Costume en brocart Pompadour et satin Sublime bleu Océan.* — Jupe en brocart, coupée de crevés plissés en satin; draperies paniers inégalement relevées devant et un peu de côté par un nœud à longs bouts flottants, en satin Sublime. Le corsage à plastron en brocart, forme une longue pointe; il est légèrement ouvert avec plissé et fleurs. La basque du dos, nouée et chiffonnée en pouf, fait la tunique. Parement de la manche en brocart. — Bas de soie bleu pâle et souliers en satin Sublime, assortis à la robe. — Gants de Suède crème.

## CHRONIQUE

Que le mois de Novembre est triste et comme il nous dispose aux pensées sérieuses !

Voilà les dernières feuilles parties ! Celles qui restaient n'étaient pas belles, c'est vrai ; mais enfin c'était toujours des feuilles, et nous les avons vues s'en aller avec regret, comme nous pleurons au lit de mort de la pauvre aïeule octogénaire qui, depuis des années, végétait dans sa paralysie, sans mouvement, sans pensée, sans parole. Il me semble qu'il est impossible d'être gai en ce moment. Toutes les lettres d'amies qui m'arrivent depuis quinze jours, ces lettres où l'on cause à cœur ouvert, m'apportent des pensées mélancoliques et des souvenirs donnés à ceux qui ne sont plus.

Je ne puis m'empêcher de faire de même, et vous ne m'en voudrez pas de vous raconter la visite que j'ai rendue hier à des morts bien publiés, et sur la tombe desquels je n'ai trouvé aucune fleur.

Voulez-vous que je vous les montre ? Venez avec moi ; traversez la forêt sainte des piliers gothiques ; descendez cet escalier étroit et sombre aux échos lugubres ; arrêtez-vous à cette ouverture et raffermissez votre âme contre la mystérieuse épouvante qui va l'étreindre. A travers ces barreaux rongés par la rouille du sépulchre, que votre regard plonge dans cette salle funèbre vaguement éclairée par une lampe aux tremblantes lueurs. Sur ces tréteaux de fer, comptez ces cercueils dont la main du Temps commence à éventrer le couvercle, après avoir arraché peu à peu le velours et l'or qui les cachaient.

Ceux qui dorment là, si près de vous que vous pourriez, en étendant le bras, toucher les planches vermoulues qui les recouvrent, ce sont les Rois et les Reines de France !

Leurs cercueils ne sont pas plus grands que ceux des laboureurs ; pas plus solides non plus, hélas ! vous pouvez le voir ! Mais vous êtes étonné de leur petit nombre ? vous voulez savoir où sont les cendres de cette longue suite de monarques qui remonte à Clovis ? Eh ! bien ! interrogez le vent auquel elles ont été livrées il y aura bientôt un siècle, et qui, chaque jour encore, les fait voler dans quelque sillon de la plaine, à l'ombre de ces tours que Louis XIV ne pouvait voir sans pâlir de la terrasse de Saint-Germain !

Hélas ! le silence qui règne autour de ces Majestés endormies est troublé par la voix éraillée du gardien qui répète obséquieusement, inutile et suprême outrage ! « Les caveaux sont froids, messieurs ; mettez vos chapeaux. » Mettre son chapeau devant Marie-Antoinette !!!

Moi, sans que le vilain homme me voie, j'ai jeté sur le cercueil de la Reine martyre mon petit bouquet de violettes.

\*\*\*

Tout est contraste dans la vie ! Deux heures après avoir quitté la crypte aux ombres lugubres, je m'asseyais à la table fleurie, étincelante, illuminée d'un dîner de fiançailles, fiançailles longtemps attendues, fiévreusement désirées par deux jeunes cœurs qui s'aiment. *Lui* n'a rien que son talent et son avenir ; *elle*, fille d'un homme qui a remué des fortunes et contribué à embellir Paris, aura un jour cinq millions. Ils se sont rencontrés au bal il y a deux ans et, depuis, ils sont le monde entier l'un pour l'autre. Elle a refusé tous les partis qu'on lui a offerts, et quels partis ! Elle a attendu patiemment, respectueusement que son père se lassât de l'entendre dire *non* à chaque offre nouvelle, et quand un beau matin, cet excellent père, après s'être bien renseigné, lui a dit : « Prends ton futur puisque tu ne veux pas des miens », il a reçu de sa fille — c'est lui qui me l'a dit — le meilleur baiser qu'elle lui ait donné de sa vie. Le soir même toutes les bottines de la jeune fiancée avaient perdu leurs talons Louis XV. Ah ! c'est qu'il est de petite taille et elle est très grande, et il faut tâcher que cela ne se remarque pas trop !

Comme c'était bon de voir, pendant ce repas qui avait déjà une apparence de festin nuptial, ces deux êtres heureux, souriants, chacun n'ayant d'yeux que pour l'autre, s'aimant comme s'ils n'avaient pas le sou ! Ils ne songeaient guère à regarder le menu, exquis, cela va sans dire, si bien qu'un voisin de table, homme d'esprit, a pu tout à son aise dérober l'élégant morceau de carton et le remplacer par ce quatrain improvisé sur l'heure :

Des menus ! à vous ! pourquoi faire ?  
Gourmands ! lorsque l'on a, durant tout un long jour  
Ainsi que vous vécu d'amour,  
On n'a besoin le soir que d'un verre d'eau claire.

Je vous souhaite, mesdemoiselles, un père qui ait autant de millions et un futur qui ait autant d'amour et de constance ; les deux se trouvent rarement réunis.

A côté de l'idylle, la comédie. M. B\*\*\*, qui donne huit cent mille francs de dot à sa fille, ne se doute pas du service qu'il vient de rendre à un jeune baron qui épouse une autre héritière, mademoiselle D\*\*\*, fille d'une mère à signaler pour son faste. Les deux contrats sont dressés par le même notaire qui disait l'autre jour à madame D\*\*\* :

« Je ne pense pas qu'il y ait en ce moment à Paris une autre étude que la mienne où l'on puisse admirer simultanément deux dots de huit-cent mille francs.

— Ah ! M. B\*\*\* donne ce chiffre à sa fille ! Eh ! bien ! monsieur, mettez un million à l'apport de la mienne. »

Voilà dix mille livres de rente facilement gagnées, mais une pareille belle-mère m'effraierait un peu si j'étais partie intéressée.

\*\*\*

L'autre jour je pensais à celles d'entre vous qui sont filles ou femmes de magistrats, mes chères lectrices, en assistant à la *Messe rouge* à la Sainte-Chapelle, le matin de la rentrée des Cours. Bien souvent j'ai été témoin de cette cérémonie en province dans une petite sous-préfecture où les pauvres juges devaient traverser la moitié de la ville pour se rendre à l'église. L'heure arrivée, on les voyait paraître sous le péristyle grec du Palais de Justice dont ils descendaient les degrés avec une *majestueuse lenteur, escortés des quatre gendarmes réglemmentaires, précédés des huissiers en manteau court*. Le petit cortège souvent trempé par la pluie, éclaboussé par la crotte, enfonçant dans la neige, suivait péniblement la Grande-Rue, puis il entrait dans la vieille église glaciale, presque déserte. D'un petit groupe de dames en toilettes sévères partaient d'affectueux signes de tête, de discrets sourires épanouissant les visages de ces femmes, de ces jeunes filles fières de leurs maris et de leurs pères.

Ici, comme de juste, les choses se passent autrement. A dix heures et demie la Garde républicaine forme déjà la haie dans les longues galeries du Palais, où d'immenses calorifères poussent des bouffées d'air chaud. Les invitées arrivent, leur carte violette à la main, ne laissant voir qu'un *élégant chapeau au-dessus de la longue pelisse de loutre qui les enveloppe jusqu'au talon*, car la Sainte-Chapelle est glaciale et l'on n'y a pas encore établi les calorifères que saint Louis — et pour cause — a négligé d'y construire.

Les magistrats à cheveux blancs, les avocats à favoris blonds se hâtent vers les vestiaires où ils vont prendre les uns la toge de mérinos noir, les autres la robe de drap écarlate; c'est un va-et-vient continu, un bruit de portes fermées, un écho de pas sur les dalles, une agitation semblable à celle d'un pensionnat le soir de la rentrée.

Mais voilà que onze heures sonnent à la grande horloge. Le cardinal Guibert fait son entrée, drapé dans la pourpre romaine, les épaules couvertes du long manteau d'hermine. Le roulemnet des tambours se répondant au loin l'un à l'autre annonce l'approche du cortège. Une longue file de simarres rouges apparaît, les soldats portent les armes, les tambours battent toujours, tous les hommes se découvrent; rarement j'ai vu de spectacle plus imposant.

La Cour de cassation s'avance d'abord. Ici les têtes sont blanches et retombent pesantes sur le collier d'hermine ou sur le rabat de fines dentelles. Puis voici les rangs de la Cour d'appel où les figures encore jeunes se mêlent aux visages ridés par l'âge et par l'étude. Enfin la jeunesse ferme la marche dans la personne des avocats causant, riant — un peu trop peut-être — détaillant les jolies toilettes et les jolies femmes, envoyant de petits saluts mystérieux ou vainqueurs.

Au bout d'un quart d'heure, tout le monde est tassé tant bien que mal dans cette chaise unique au monde de pierre sculptée et de vitraux précieux, légère et aérienne comme le rêve d'un ascète du moyen-âge. La maîtrise de Notre-Dame chante le *Veni Creator* accompagnée par un harmonium aux sons gringants; tout le monde s'incline. Malheur à nous le jour où ces hommes lui font tomber les têtes, qui ôtent ou rendent l'hon-

neur, qui accordent ou refusent les héritages ne courberont plus le front devant le souverain juge! Bientôt la messe s'achève; le cardinal bénit l'assistance et se retire reconduit par le président de la Cour de cassation; le cortège défile de nouveau et les magistrats vont écouter les *Discours de rentrée*. Quant aux femmes pour qui la *Loi du Progrès et du libre Arbitre* serait un régal un peu indigeste, elles remontent en voiture les pieds gelés, mais contentes de leur matinée, comme de véritables Parisiennes qui aiment par dessus tout entrer où l'on n'entre que par faveur, et voir ce que le public n'est pas admis à contempler.

Et moi, tout en traversant les ponts, je pense à celles d'entre vous, chères lectrices, qui assistiez les années précédentes à la messe du Saint-Esprit, mais qui n'y fûtes point cette année parce que la modeste robe noire du procureur ou du substitut, votre mari ou votre père, a passé sur d'autres épaules, et qui sentez aujourd'hui, un peu plus amèrement que d'habitude, les regrets du passé ou les inquiétudes de l'avenir.

\*\*\*

Permettez-moi de vous présenter en finissant :  
*Une Parvenue*, par Guy de Charnacé.

L'auteur de ce roman de bon goût, qui a bien voulu m'envoyer son livre et qui est fort de mes amis, possède plus de talents que le bon Roi à qui une chanson célèbre — passée de mode, quant à présent — n'en accordait que trois. Ceux qui voient galoper en ce moment à travers les forêts de l'Anjou, la trompe à la hanche, le fouet à la botte, ce veneur passionné, ce cavalier à la fois élégant et solide, d'une école tombée sous le mépris des gommeux, ne se doutent guère qu'ils ont sous les yeux un savant en littérature, en philosophie, en agronomie, en musique, dont la plume aborda successivement tous ces genres avec un égal bonheur. C'est surtout comme critique musical et littéraire qu'il se fit connaître il y a quelques dix ans, et son beau volume *Les Etoiles du Chant*, le premier d'une collection qu'il n'a pas continuée, malheureusement, raconte et juge avec une autorité complète la vie, la carrière et le talent de la Patti, de la Krauss et de la Nilsson. A cette époque ces trois grandes artistes — sans parler des autres — briguaient sa bienveillance et recherchaient ses éloges; aujourd'hui il se soumet de bonne grâce à la critique d'une femme.

« Juste retour, monsieur, des choses d'ici-bas! »

Mais le comte de Charnacé n'ignore pas qu'il pourrait compter sur l'indulgence des femmes s'il en avait besoin. Il a les qualités et les défauts qui leur plaisent. Il est resté enthousiaste comme à vingt ans dans cette fin de siècle où l'enthousiasme est mal porté; il n'est d'aucun cercle, d'aucun conseil d'administration et ne connaît de la Bourse que l'horloge qui lui sert à régler sa montre. C'est un causeur, un conteur, un vrai gentilhomme d'autrefois, galant et respectueux pour les femmes, chose d'autant plus méritoire que les hommes pourraient lui reprocher certains accès de misanthropie. Au moral, sa nature a quelque chose de la nervosité et de l'impressionnabilité de notre sexe; comme nous, il prend volontiers son sentiment pour son jugement.

(La suite à la page 188.)



N° 1. Chapeau bonne femme en velours bleu, pour enfant de 6 ans et plus.

N° 1. Chapeau bonne femme en velours bleu pour enfant de 6 ans et plus. — Fond mou en velours, s'enfuyant derrière; passe faite de deux volants superposés en satin bleu, ruban bleu pâle autour du fond; une cocarde devant et une derrière, en satin bleu pâle.

N° 2. Chapeau en feutre pelucheux loutre. — Calotte conique, décorée sur le côté, d'une cocarde en ruban de moire loutre et grenat; devant, plume teintée loutre et grenat.

N° 3. Chapeau en feutre loutre à longs poils, pour fillette de 10 ans. — Forme très



N° 3. Chapeau en feutre loutre à longs poils, pour fillette de 10 ans et plus.

en moire bleu pâle, plume assortie.

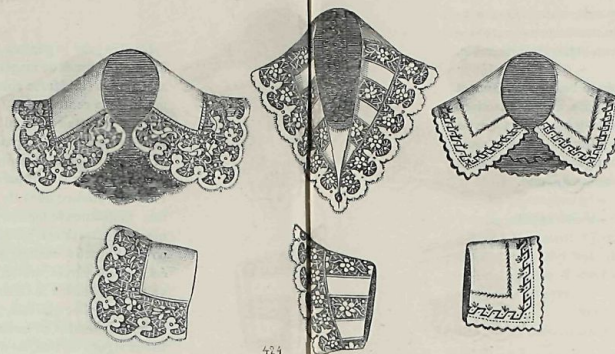
N° 5. Cols et manchettes pour enfant et fillette.

Col et manchette en toile entourés d'une broderie Richelieu, en fil écreu.

Col ouvert, fait, ainsi que la manchette, d'une bande de toile et d'un entre-deux en application sur tulle grec.

Col carré rabattu et manchette assortie, brodés en coton de couleur bleu pâle et rose de Chine; le feston du contour et le point anglais intérieur se font en coton rouge.

N° 6. Pardessus en drap beige pour enfant



N° 5. Cols et manchettes pour enfant et fillette.

grande à passe enlevée, tombante derrière. Garniture de plumes bleues et loutre couvrant la passe; une cordelière loutre, autour de la calotte, est nouée derrière.

N° 4. Chapeau en peluche grenat pour enfant de 6 ans et plus.

— Forne pillerari, passe abaissée d'un côté et relevée progressivement de l'autre. Nœud

dorés, cerné de revers en velours, diminuant progressivement jusqu'au bord de la robe. Ceinture en velours, posée sur la couture qui joint le plissé au dos, avec deux coques tombantes. A la manche, parement en velours.

N° 8 et 9. Costume en chentz écosais garni de velours grenat pour fillette de 12 ans et plus.

— Jupe garnie de deux plissés de vingt centimètres de hauteur et corsage plissé rapporté à une pièce froncée. Draperie tenant au bas du corsage, cou-

pée, devant, de trois biais de velours grenat disposés en biais; elle s'agrafe derrière, où elle forme un nœud-pouf. A la manche ronde parement en velours, col montant assorti.

N° 10. Costume en velours grenat et drap crème pour enfant de 9 ans et plus. — Jupe et plastron en drap crème, plissés de plis rabattus, ceux du plastron très serrés. Robe en velours, ajustée aux côtés du plastron, descendant derrière, à dix centimètres du bord infé-

ment, garniture en velours. Au contour plusieurs rangs de piqure marron.

N° 7. Costume en drap bleu, garniture en velours frappé, pour fillette de 10 ans. — Robe en drap, la jupe plissée derrière; façon demi-cintree. Un plastron en velours frappé bleu, fermé de côté par des boutons



N° 4. Chapeau en peluche grenat, pour enfant de 6 ans et plus.



N° 2. Chapeau cloche en feutre pelucheux, pour fillette de dix ans.

rieur. Une ceinture en ruban de satin grenat, forme flot sous la taille, coupe le plastron, est plissée sur le côté et tombe derrière, en deux coques maintenues dans une traverse. Grosse guipure cernant le plastron, col et manchette assortis.



N° 9. Costume en chentz écosais (devant), pour fillette de 12 ans.



N° 8. Costume en chentz écosais (dos), pour fillette de 12 ans.



N° 6. Pardessus en drap beige, pour enfant de 8 ans et plus.



N° 10. Costume en velours grenat et drap crème, pour enfant de 9 ans et plus.

de 8 ans et plus. — Forme paletot, croisée et fermée par de gros boutons de nacre. Col rabattu en velours marron et pèlerine montée à l'encolure sous le col rabattu; la pèlerine est croisée et agrafée diagonale-



N° 7. Costume en drap bleu et velours frappé, pour fillette de 10 ans.

413

421

Au physique, sa haute stature, son masque léonin, ses yeux brillants d'un éclat méphistophélique, sa chevelure indisciplinée composent un ensemble qui force le regard et la curiosité. Jetez sur ses épaules un long manteau de velours noir doublé de rouge et bordé d'or, vous aurez le type d'un Bertram prêt à évoquer des fantômes de nonnes... ou même de simples mortelles en chair et en os. Mais il est plein de contrastes tout féminins, et cet homme à l'aspect fougueux qu'on supposerait devoir être le Berlioz de la littérature en est plutôt le Mozart, — je définis et ne compare pas.

*La Parvenue* est un récit simple et tranquille, déve-

loppé sans choc, sans dissonance, sans invraisemblance. Ce roman peut n'être qu'une histoire racontée sans y changer un mot et dans un style irréprochable, par un homme bien élevé.

Lisez le, mesdames, si, comme je l'espère, *Nana* et *la Belle Grêlée* ne sont pas vos types de prédilection, et vous verrez qu'une femme ambitieuse et dépourvue de principes peut conquérir les millions, un rang pour son mari, une cour pour elle, un marquis pour sa fille, tout... excepté le cœur d'un honnête homme.

CONSTANCE.

## LA VEILLE DES FIANÇAILLES

(SUITE)

« Elle te l'a dit, elle te l'a dit, sapristi!

— Elle a autorisé ma demande...

— Comprenez-vous, ma sœur? répliqua le marquis.

— Oui, mon frère.

— Eh bien! répondez...

— M. Müller, dit la vieille fille, votre demande nous honore; nous allons y réfléchir... consulter ma nièce...

— Elle est toute consultée, interrompit encore le gentilhomme.

— Mon frère, que dites-vous?

— Ah! je dis, ah! je dis... C'est ainsi que vous répondez au fils de ceux qui m'ont accueilli, lorsque j'étais proscrit! Frantz, as-tu vu le châle angora de ma sœur? Ah! tu ne l'as pas vu! Eh bien! tu vas le voir, sapristi! l'étranger devenant l'enfant de la maison, ma sœur va reprendre le châle qu'elle a tricoté. Sapristi! embrasse-moi!

— Et vous ne serez pas seul à l'embrasser, dit sœur Angèle en se levant.

— Là! là! murmura, le marquis stupéfait, ma sœur, que faites-vous!... l'embrassade est donnée et rendue; je n'ai jamais vue pareille chose!...

Sœur Angèle, dont le visage était rajeuni, alla à la fenêtre et regarda dans la cour. L'Allemand la vit porter son mouchoir à ses yeux; il crut qu'elle pleurait, et l'en aima davantage; mais ce mouchoir était un signal convenu, car dans la cour des coups de feu retentirent, et les sabots des deux servantes heurtèrent bruyamment les dalles du corridor, pendant que Janton rechargeait son fusil. La porte du cabinet fut ouverte; Riéton et la Marianne parurent, apportant un bouquet qui devait contenir à lui seul les fleurs de dix jardins. Ce bouquet fut offert au jeune homme.

« Où donc est ma nièce! demanda avec une indifférence simulée la vieille fille.

— Où vous avez dit qu'elle se tienne, répondit la Riéton: la demoiselle est au salon.

— Ce n'est donc pas à Marianne que j'avais fait cette recommandation? répliqua sœur Angèle avec un sourire de bonhomie qui passa sur son visage comme un rayon de soleil sur un vieux mur.

— C'est à moi que vous l'avez dit, demoiselle.

— J'avais perdu la tête de confier un secret à la Riéton... Aussi pourquoi vouloir cacher la joie que l'on ressent? c'est diminuer la joie des autres, n'est-ce pas, mon ami? dit-elle à Frantz. Sans cette petite comédie, calquée sur les comédies qu'en pareille circonstance on jouait dans mon jeune temps, Amélie, au lieu d'être au salon, serait avec nous... Il ne faut pas m'en vouloir, je suis d'autrefois; autrefois on s'épousait, aujourd'hui l'on se marie, et ma nièce doit maudire le cérémonial qui la tient éloignée de vous...

— Amélie ne maudit pas, elle bénit le Seigneur! répondit la jeune fille, qui parut tout-à-coup.

— Ah! tu écoutais! dit le marquis; ah! tu écoutais!... Sapristi!... Sapis... je m'en vais... je n'y vois plus... j'étouffe!...

— Père! père! cria avec terreur la jeune fille, regardez-moi. »

L'œil du vieillard s'ouvrit; de grosses larmes s'en détachèrent.

« Oui! oui! je te vois, murmura le gentilhomme. Ma sœur m'avait dit de ne pas trop laisser voir que j'étais heureux, le bonheur m'a suffoqué. »

Marier leurs enfants donne aux pères de l'initiative ou de l'entrain. Un matin, de son propre mouvement, le marquis aborda le facteur de la poste. Ayant vivement quitté cet homme, il courut, une lettre à la main, à la chambre de Frantz Müller.

« D'Allemagne, sapristi! lui dit-il.

— Ah! enfin! repartit le jeune homme, de mon père;

tant mieux ! du moment que mon père tient les écritures, c'est que ma mère prépare tout pour le départ.

— Lis donc ! lis donc, sapristi ! »

Il lut :

« Nous nous mettons en route lundi 9 ; nous arriverons le 13 à Clermont... »

— Jolie date ! dit Frantz, impressionné malgré lui par ce chiffre. Pourquoi pas tout d'un coup choisir un vendredi !...

— Mais, interrompit le gentilhomme, justement le 13 tombe un vendredi ! »

Frantz compta sur ses doigts :

« Lundi 9, mardi 10, mercredi 11, jeudi 12... Ah ! parbleu ! c'est trop fort ; ils savent que je redoute ce jour et ce chiffre, il semblent prendre plaisir à les réunir pour m'effrayer... »

— Sapristi !... tu me fais peur ! interrompit le marquis. Qu'ils partent un jour plus tard... Ecris... écris... sapristi !...

— Ils sont en route depuis hier.

— Ah ! tu crois, ah ! tu crois... Eh bien ! partons jeudi pour aller les chercher.

— Il faudra bien, répliqua le jeune homme, puisque la voiture arrive à deux heures du matin.

— En es-tu sûr ? repartit le vieillard après avoir réfléchi. Car depuis que le mariage de sa fille était décidé, le marquis réfléchissait quelquefois.

— Ou à une heure ; plutôt à une heure qu'à deux. Par de mauvaises routes, nous sommes arrivés à deux heures...

— Alors, dit M. de Sonnade, plus de 13, plus de vendredi, sapristi !...

— Comment cela ?

— Nous partons mercredi soir ; prenant la poste à Clermont, nous faisons une vingtaine de lieues au devant de la diligence.

— Et puis ?

— Nous enlevons nos voyageurs, et, toujours avec la poste, prenant de l'avance, nous passons à Clermont vers dix heures, pour arriver ici, avant minuit, sapristi !...

— Eh bien ! dit le jeune homme, merci pour votre idée.

— Ah ! tu trouves que j'ai une idée ; interrompit le gentilhomme ; ah ! tu trouves... Ah ! tu trouves ! j'en ai deux, sapristi !... à jeudi l'arrivée, à samedi les fiançailles. »

Ils partirent. Amélie voulut les suivre ; mais sœur Angèle, revenue sans doute aux usages de son jeune temps, tonna si fort contre cette inconvenance que la jeune fille dut céder. Néanmoins elle voulut accompagner son père jusqu'à la route, en donnant le bras à celui que, dans son âme, elle nommait déjà son fiancé.

Comme ils allaient se dire adieu, un homme, évidemment étranger au pays, car, sortant d'un chemin de traverse, il demanda à Janton la route de Clermont, passa près d'eux. Cet homme était grand et vêtu d'une façon débraillée.

En le voyant, Frantz avait fait un mouvement de surprise, et son œil étonné chercha instinctivement l'œil du montagnard, qui, perché sur le siège de la vieille calèche, l'examinait, observant en même temps l'étranger. Frantz Müller se rapprocha du braconnier.

« Je me suis trompé, monsieur Frantz, lui dit le

paysan ; ce n'est pas un meneux que vous avez vu ; il est de chair et d'os comme nous ; il a un soulier qui le gêne, il boite en marchant.

— Tu l'as aussi reconnu ?

— Pardi ! à moins d'être aveugle.

— Et la bête qui le suivait ?

— C'était sans doute quelque taure volée qu'il aura vendue dans un domaine. »

L'inconnu continuait du côté de Clermont, marchant péniblement ; les adieux s'échangèrent :

« A bientôt ! murmura la jeune fille.

— A demain ! lui dit Frantz.

— A demain ! c'est bien loin ! »

Elle les quitta, car l'envie de pleurer l'étouffait. Arrivée au tournant de la vallée, elle agita son mouchoir. Frantz ne se décida à monter en voiture que lorsqu'il put penser qu'elle était au château.

L'inconnu, à ce moment, s'engageait dans un coude montueux que fait la route, précisément au pied du Puy-de-Dôme.

« Allons, hue ! » dit M. de Sonnade à Janton.

L'Allemand était silencieux ; son esprit parcourait la vallée, les alentours du château, la lande aride, le bois de sapins, le sentier suivi par cet homme qui gravissait la route.

« Tu ne parles pas, lui dit le gentilhomme ; es-tu fâché de partir ?... Ah ! tu es fâché !...

— Non, répondit Frantz.

— Mais tu aimerais autant rester que de venir ?

— Oui, repartit en souriant le jeune homme.

— Rodrigue as-tu du cœur ?

— *Tout autre que mon père...*

— Ah ! tu sais... ah ! tu sais !... Sapristi ! qui t'a appris ces vers ?

— Vous, dit Müller.

— Où cela ?

— En Allemagne.

— Sapristi ! »

Le jeune homme se pencha hors de la portière et jeta un dernier regard vers la vallée. Puis, examinant sur la route, il vit à quelque distance, en avant des chevaux, l'inconnu assis sur la berge du fossé.

« Holà ! » lui cria Frantz.

La voiture s'arrêta, et celui que Janton avait pris pour un meneux s'approcha avec quelque méfiance.

« Vous êtes boiteux, l'ami ? demanda le jeune homme.

— Oui, monsieur, répondit l'inconnu.

— Allez-vous à Clermont ?

— Je vais à Clermont.

— La route est longue.

— Je n'ai plus qu'à descendre, la pente me poussera.

— Montez à côté du cocher, dit le jeune homme.

— Sapristi !... sapristi !... murmura le vieillard.

— Que Dieu vous rende en bonheur le bien que vous me faites, » répondit l'inconnu, qui prit place à côté de Janton.

La voiture continua.

« Es-tu fou ? demanda le marquis de Sonnade. Ah ! tu es fou !

— Non, répondit Müller, je ne suis pas fou : en voyant arriver cet homme à Clermont comme nous, je n'aurai pas à redouter sa présence dans les environs du château.

— Que crains-tu?

— Je ne sais : quand on aime, on a peur de son ombre.

— Et quand on émigre aussi, murmura le vieux gentilhomme. Sapristi !... lorsqu'on émigre... sapristi !... »

M. de Sonnade se tut ; Frantz Müller ne parla plus. Tous deux rêvaient-ils ? Non : le marquis s'endormait. Dire à quoi songeait le jeune homme est inutile.

La soirée parut longue à mademoiselle de Sonnade. La chaleur avait été grande tout le jour, la tombée de la nuit fut étouffante. Pas un souffle dans l'air, au ciel pas une étoile. De gros nuages blancs, amoncelés, s'étendaient du zénith aux horizons.

Comme tous les soirs, Amélie fit la prière en commun, dit bonsoir à sœur Angèle et se retira.

Arrivée dans sa chambre, elle se mit à la fenêtre, envoya, elle aussi, sa pensée dans la vallée, à l'endroit où Frantz et elle étaient assis, le jour que leur avenir s'était décidé ; regarda le Puy-de-Dôme, incessamment sillonné par des éclairs, pria Dieu encore, et dit à la Riéton :

« Va-t-en, je n'ai besoin de rien. »

Et, comme avant de s'en aller la servante se disposait à fermer la fenêtre laissée ouverte par la jeune fille :

« Laisse-la ouverte, dit Amélie, j'étouffe.

— Le temps est tout en feu, demoiselle.

— Ce sont des éclairs de chaleur.

— A la grâce de Dieu ! repartit la Riéton, s'il fait de l'orage, vous sonnerez. »

Amélie resta seule ; elle se coucha.

Bientôt tout dormit autour d'elle. Le silence de cette solitude ne fut troublé que par les cris des hiboux et quelques jappements lointains. Amélie tint quelque temps sa pensée fixée sur Clermont, puis ses idées s'engourdirent, se raréfièrent, s'éteignirent.

Elle rêva.

Elle se vit dans une demeure abandonnée. Dans cette demeure, des personnes invisibles se parlaient ; tout à coup ces voix cessèrent, il lui sembla que, dans des appartements qu'elle ne connaissait pas, des portes nombreuses venaient de s'ouvrir, quo par ces portes quelqu'un passait... du moins elle entendait un frôlement, un souffle, quelque chose d'aérien qui touchait au sol, ou un frôlement sur le sol, qui sifflait dans le vide. Un chien jappa, un coq chanta, les hiboux se turent... Par ces portes ouvertes, à travers leur longue enfilade, un bruit de feuilles agitées, des pies caquètèrent, un grondement sauvage ou le mugissement de l'orage... un rêve !...

Pendant quelques instants tout bruit cessa.

Mademoiselle de Sonnade entendit ensuite le souffle précipité d'une poitrine haletante ; des pas lents et cadencés glissaient sur l'herbe ; quelque chose de lourd se mouvait dans le feuillage ; un bruit de bois cassé l'éveilla à demi.

« Frantz ! murmura-t-elle, Frantz !... »

Le rêve continuait.

Un peu plus tard, il lui sembla qu'elle sentait sur son visage un souffle chaud ; cette chaleur lui étant importune, elle tendit la main, et sa main rencontra quelque chose de rude.

Sa bouche alors prononça des mots entrecoupés, de

ces paroles sans suite et sans juste portée, arrachées par un fatigant sommeil...

Amélie se trouva en même temps dans sa chambre à elle, dans cette pièce où, depuis quelques semaines, elle pensait si profondément, où depuis quelques jours elle était si heureuse, et dans une autre chambre qui lui était inconnue. Ces deux appartements échangeaient entre eux leur aspect et leurs meubles ; ce n'était jamais l'un, ce n'était jamais l'autre que voyait la jeune fille.

Fatiguée par la tension de sa pensée, qui cherchait à poursuivre, à comprendre ces changements, cette fusion, cet appartement qui lui était étranger, cette autre chambre dont elle n'avait plus une idée juste, Amélie fit un mouvement qui raviva un point de son intelligence. Elle entendit un bruit de pas ; ces pas semblaient glisser sur des tapis. Un meuble fut heurté. Au bruit que fit ce meuble succéda un sourd grognement...

Elle ne rêvait plus.

Seulement, comme le sommeil l'oppressait encore, elle fut un instant sans bien avoir conscience de ce qui se passait.

Dans ce moment, le chien de basse-cour, qui depuis longtemps jappait, fit entendre un bruit de chaîne comme s'il se fût élancé sur quelqu'un ; et se sentant retenu, comprenant qu'il était impuissant pour défendre la maison de son maître, il poussa des hurlements lugubres.

« Pourquoi ce chien hurle-t-il ainsi ? se demanda Amélie en s'éveillant tout à fait. Mon Dieu ! pourvu qu'il ne soit rien arrivé à mon père et à lui ! On dit que ces hurlements de chien autour des maisons sont signes de mort. »

Mais sa pensée fut brusquement arrêtée. Ses yeux s'ouvrirent démesurément, et le cri que la peur arrachait à sa poitrine s'éteignit dans sa gorge...

Une ombre, un corps, s'était dressé devant la jeune fille.

L'épouvante la glaçant, ses yeux restés tout grands ouverts perdirent, dans leur fixité, la faculté de voir...

« Au secours ! cria-t-elle, au secours ! »

Un grognement menaçant répondit à cet appel suprême.

« A moi ! à moi ! »

Sa tête fut serrée comme dans un étau ; sur son visage elle sentit une chaleur nauséabonde, un poids énorme l'étouffait... Sa gorge se déchira dans un dernier cri... Ce cri avec lequel semblait fuir son intelligence, se perdit dans un tumulte de pas et de voix effarées.

.\*

« A son arrivée à Clermont, Frantz laissa le gentilhomme à l'hôtel de l'Ecu de France, où ils étaient descendus, et suivant la rue qui longe cet hôtel, arriva, en quelques pas, sur la place de Sande. C'était sur cette place que se trouvaient alors les bureaux des voitures ; il en est peut-être de même aujourd'hui pour celles qui survivent ; par précaution nous mettrons au passé.

Sur une enseigne horizontale, longue comme la maison à laquelle elle était adossée, l'Aliemand vit écrit : *Messageries générales*. Sur une autre enseigne,

allant du sol à cette indication, des noms de villes, Paris en tête. Il entra dans une pièce plus en désordre, plus encombrée que l'arche de Noë le jour de l'embarquement... A travers une grille de bois, il interrogea l'homme, ou plutôt le personnage qu'on lui dit être le directeur de ces Messageries, et comprit seulement alors pourquoi les administrations tiennent ces employés séparés du public.

La première réponse du Directeur fut un grognement pour l'étranger. Frantz, malgré les barreaux qui l'en séparaient, ne voulant pas s'exposer à l'exciter davantage, allait se retirer, lorsque l'idée lui vint que peut-être il interprétait mal les intentions de l'administration : que cette grille était un abri pour elle-même et non pour les voyageurs ; que cet employé était méchant parce qu'il était en cage, et non en cage parce qu'il était dangereux. Il chercha à le calmer à force de caresses et réussit si bien que, venu dans ce bureau pour savoir simplement l'heure d'arrivée de la grande diligence, c'est ainsi qu'on désignait la voiture de Paris, il emporta d'autres renseignements.

Cette voiture arrivait en effet, ainsi que le jeune homme l'avait supposé, à une heure du matin, mais l'arrangement de M. de Sonnade, pour éviter la date fatale était irréalisable. Les diligences marchaient avec une telle rapidité, qu'une voiture en poste, n'ayant pas à l'avance ses relais préparés, non-seulement n'eût pu les devancer, mais même n'eût pu les suivre.

L'étranger comprit bien qu'il lui serait facile devant revenir sur ses pas, de commander les chevaux pour le retour. Mais le bruit de ferraille qu'il avait entendu pendant toute la route lui disait clairement que la vieille calèche du gentilhomme ne saurait résister à une vitesse de quatre lieues à l'heure.

Frantz Müller rentra donc à l'hôtel assez désappointé et monta avec découragement à la chambre de M. de Sonnade.

Le vieillard, étendu dans un fauteuil, dormait déjà. « Ah ! c'est toi, sapristi, murmura-t-il au bruit que fit la porte en s'ouvrant.

— C'est moi, répondit le jeune homme.

— Qu'as-tu donc ? repartit le vieillard, ton visage est tout sombre.

— Je ne suis pas content.

— Tu t'ennuies ? Eh bien ! partons.

— Nous ne partirons pas, répliqua l'étranger.

— Ah ? tu ne veux plus partir ? Ah ! tu ne veux plus.

Sapristi ! le ciel est tout en feu. As-tu peur de l'orage, Rodrigue ?..

— Vous faire faire cinquante lieues serait inutile, interrompit le jeune homme : la diligence est menée de telle sorte que, quoi que nous puissions faire, elle arriverait avant nous,

— Eh bien, nous arriverons samedi, sapristi !..

L'Allemand, malgré la contrariété qu'il éprouvait, ne put s'empêcher de sourire.

— Laissons au vendredi et au 13 leur puissance, reprit-il sérieusement, ils ont déjà signalé leur intervention néfaste : sans l'appréhension qu'ils m'ont donnée, nous serions encore à Sonnade.

— Retournons-y, sapristi !..

— Non, répondit l'étranger, je conserve un espoir,

— Quel espoir ?

— Celui que ma mère arrivera cette nuit.

— D'où te vient cette idée ? demanda le vieux gentilhomme. Ah ! tu l'attends... ah ! tu... et moi aussi, sapristi !

— Ma mère se sera aperçue du jour et de la date, et aura voyagé sans prendre du repos... Dieu le veuille !..

— Frantz, dit le vieillard, te souviens-tu du visage de ta mère ? »

Le jeune homme le regarda avec étonnement.

JEAN-JACQUES DES MARTELS.

(La suite au prochain Numéro.)

## LOGOGRIPHE

Pour aller visiter la femme que j'aimais  
Je faisais chaque soir un périlleux voyage :  
Je traversais l'Hellespont à la nage,  
Et j'y trouvais la mort, imprudent que j'étais !  
— Mais avec l'O, je change aussitôt de nature ;  
Devenant un arbuste élégant et fleuri,  
Ornant de sa riche parure  
Le sol fécond dont le sein l'a nourri.  
Semblable à la beauté qui ne cherche qu'à plaire  
Je ne suis bon que pour charmer les yeux :  
Mon fruit recèle un poison dangereux.  
Ce qui plaît peut parfois n'être pas salubre.

Le mot de la Charade contenue dans le numéro du 12 Novembre est : Couvert.

*Manteau en moire, forme visite.* — Un crevé en satin est placé de chaque côté, et au milieu de la jupe, derrière; dessus se lace une belle cordelière qui forme trèfle à la pointe du crevé; les glands de la cordelière dépassent le bord du manteau. A la manche fendue, à partir du coude, même plissé crevé avec corde-



lière. Une très belle bande de plumes—rapelant la fourrure—se dispose en palatine, les pans descendant jusqu'au bord inférieur du manteau. Manche garnie de la même fantaisie. Manchon assorti, coupé de ruban de moire, noué en coques. La doublure ouatée et piquée est en satin grenat.

Manteau en moire garni de plumes.

De la maison Cheuvreux-Aubertot, 7, boulevard Poissonnière.

A ce numéro sont jointes la gravure coloriée 4338, et une planche de patrons imprimée recto et verso :

PREMIER CÔTÉ

Corsage, robe en vigogne de l'Inde, page 8 (cahier de Novembre. — Robe d'enfant, page 8 (cahier de Novembre).

DEUXIÈME CÔTÉ

Corsage avec tunique capotée, deuxième toilette (gravure n° 4336).